

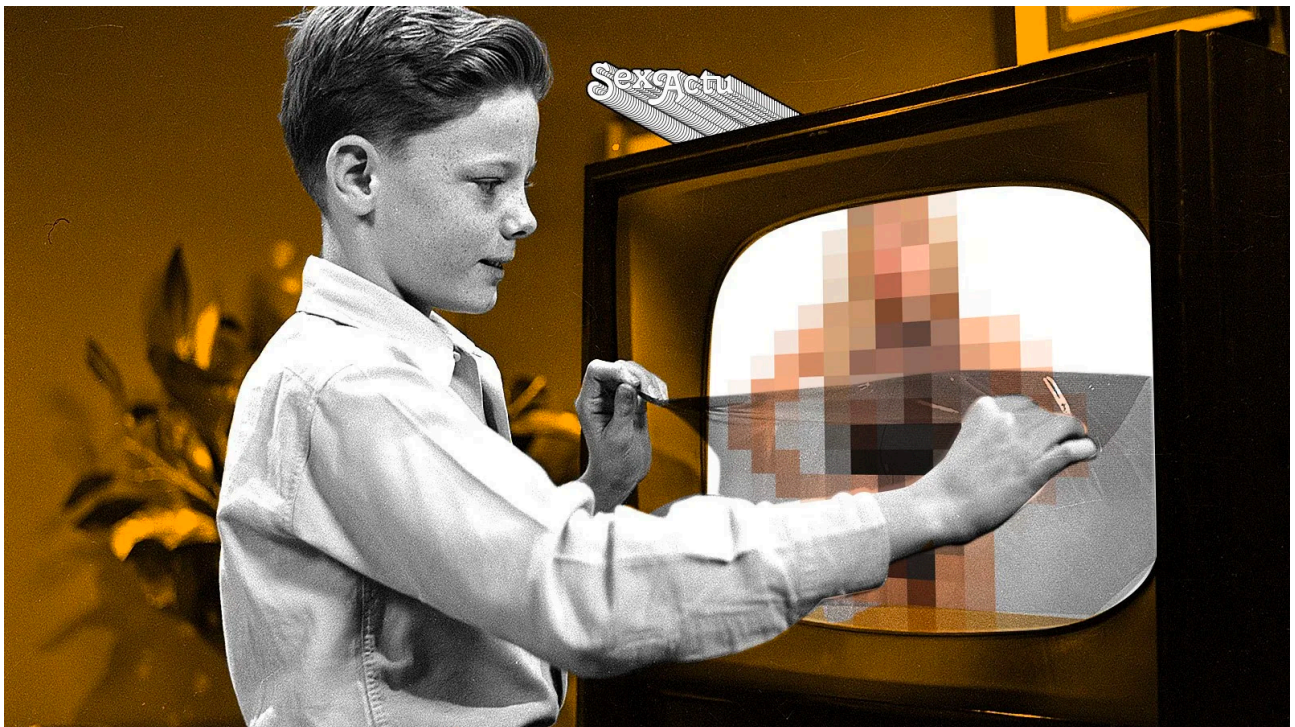
Education sexuelle : le porno... sinon rien ?

SEXE

Maïa Mazaurette

12/12/2019

27% des filles et 39% des garçons ont regardé du porno à 12 ans.



Vous ne regarderez plus jamais vos petits neveux de la même manière : selon une étude qui vient de paraître, aux Etats-Unis, **44% des garçons et 25% des filles de 12 ans ont déjà connu leur première masturbation**. 39% des garçons et 27% des filles ont déjà regardé du porno.

Pour prendre un autre point d'observation : à 19 ans, 70% des filles n'ont jamais tenté de sodomie, un tiers est vierge, mais un quart seulement n'a jamais vu de porno. Les chiffres sont plus spectaculaires pour les garçons : **12% sont "vierges" en terme de pornographie, quand 39% sont vierges "physiquement"** (11% seulement ne se sont jamais masturbés). Ce qui confirme une tendance connue depuis un moment : la première interaction sexuelle a lieu sur un écran plutôt qu'avec une personne.

Qui sont ces enfants jetés très jeunes dans le "grand bain" ? Eh bien, ça dépend (entre autres) de la famille, de la qualité de la relation parents-enfants, de la présence des deux parents

biologiques, du temps passé ensemble. Plus la relation familiale est de qualité, moins les enfants se masturbent, moins ils regardent de porno, et plus ils attendent avant de passer aux travaux pratiques. (On pourrait même avancer qu'en l'absence de lien familial, les jeunes vont créer du lien ailleurs, avec les moyens du bord.)

Personnellement, **je ne suis pas sûre que c'était mieux avant**, quand la majorité des adolescents découvraient le sexe "in real life", sans aucune représentation pornographique préalable (et en ne sachant pas forcément à quoi ressemblait le corps de l'autre). Je fais sans doute partie de la dernière génération pour laquelle le dépucelage a constitué un saut dans l'inconnu.

Ne rien savoir, ça n'aide pas. N'importe qui peut abuser de la naïveté ou de l'ignorance.

Mais **savoir des choses fausses, ou "penser savoir", c'est tout aussi désastreux.** Pour citer le philosophe Jules Lequier, «quand on croit détenir la vérité, il faut savoir qu'on le croit, non pas croire qu'on le sait».

La feuille de route pornographique ne cartographie pas le réel mais l'imaginaire : les enfants le savent. Parce que nous le répétons à longueur de temps. Dans leur majorité, les enfants sont critiques, ils savent que les pratiques du X sont hyperboliques, potentiellement humiliantes, douloureuses ou illégales. Mais c'est encore la meilleure ressource dont ils disposent.

La question se pose donc, pour les adultes, de **se mettre d'accord sur ce qu'un enfant de 11 ans devrait savoir.** En partant du principe, 1) que cet enfant est déjà soumis au discours pornographique, 2) qu'il faudra renoncer à l'image très mignonne mais très irréaliste que nous avons de la pré-adolescence. C'est sans doute ce dernier point qui bloque toute prise d'initiative : nous refusons catégoriquement, malgré les chiffres, d'admettre que "nos" enfants consomment du porno.

Ce n'est évidemment pas par la censure qu'on résoudra quoi que ce soit : sur des fausses connaissances, le silence est sans doute la pire des réponses.

A mon avis, **un enfant de 11 ans devrait posséder des bases anatomiques simples**, apprises non pas en cours d'éducation sexuelle mais en SVT, pour bien faire comprendre que le pénis ou la vulve sont des parties du corps comme les autres. C'est d'ailleurs partiellement le cas, puisque la puberté est traitée en classe de 5e (avec des enfants non redoublants de 10 à 11 ans).

Dans ma classe idéale, le professeur dirait : *"un cerveau d'homme adulte fait 1,5 kg en moyenne, le pénis fait 13 cm en érection en moyenne"*. Le clitoris serait mentionné, ainsi que la durée d'un rapport vaginal standard, l'existence de sexualités récréatives, non pénétratives, non hétérosexuelles, non cadrées par ce qu'on imagine être "un-homme-et-une-femme". (Sans insister plus que ça.) Ces bases pourraient déjà relativiser l'impact de la pornographie.

Le consentement serait traité de manière tout aussi transversale : lors des cours d'histoire (hello, code napoléonien) mais aussi en cours d'éducation civique, et même lorsque les

professeurs doivent remettre de l'ordre dans une classe. Si on ne pique pas le stylo de sa voisine, on ne vole pas non plus un baiser. L'empathie et le souci de l'autre ne se compartimentent pas.

Même chose pour **les cours d'arts plastiques ou de sport** : le rapport au corps imaginaire, et au corps réel, permet de rappeler des normes - et d'expliquer comment, et pourquoi, ces normes sont parfois subverties.

Enfin, et je crois que tout le monde est d'accord là-dessus, **il faut une éducation systématique à la critique des images et des médias**. Elle existe dans certains établissements, mais pas dans tous. La porosité face à la pornographie est aussi une porosité aux *fake news*.

Pour mener ce programme à bien, **il faudrait cependant renoncer à l'idée que la sexualité soit une jungle, foutraque, obscure, où dominent des émotions incontrôlables**. Car quand on veut "protéger" les adolescents de tout discours sexuel, le simple fait qu'on parle de "protection" entraîne l'idée que la sexualité soit mauvaise. Nous n'arrivons pas à imaginer une transmission positive parce que nous faisons, au lit, des choses que nous percevons comme négatives.

En somme, nos réticences à éduquer les enfants traduisent notre propre manque d'éducation. **Quand nous ne sommes pas "au clair" avec nos valeurs sexuelles, nous sommes logiquement incapables de les transmettre**. Mais ça n'est pas une fatalité. En mettant au diapason nos valeurs diurnes et nocturnes, nous serions beaucoup plus à l'aise. Et nous pourrions épargner aux générations futures la toute-puissance pornographique.

Source : <https://www.gqmagazine.fr/sexe/article/education-sexuelle-le-porno-sinon-rien>